

Et voyez, me voici à quatre, cinq ans traînant un bout de bois immense dans un terrain boueux. Il n'y a pas d'arbres ni de maisons autour, il n'y a que la sueur due à l'effort de traîner ce corps dur et la brûlure aiguë des paumes blessées par le bois. Je m'enfonce dans la boue jusqu'aux chevilles mais je dois tirer, je ne sais pas pourquoi, mais je dois le faire. Laissons ce premier souvenir tel qu'il est : ça ne me convient pas de faire des suppositions ou d'inventer. Je veux vous dire ce qui a été sans rien altérer.

Donc, je traînais ce bout de bois ; et après l'avoir caché ou abandonné, j'entrai dans le grand trou du mur, que ne fermait qu'un voile noir couvert de mouches. Je me trouve à présent dans l'obscurité de la chambre où l'on dormait, où l'on mangeait pain et olives, pain et oignon. On ne cuisinait que le dimanche. Ma mère, les yeux dilatés par le silence, coud dans un coin. Elle ne parle jamais, ma mère. Ou elle hurle, ou elle se tait. Ses cheveux de lourd voile noir sont couverts de mouches. Ma sœur assise par terre la fixe de deux fentes sombres ensevelies dans la graisse. Toute la vie, du moins ce que dura leur vie, elle la suivit toujours en la fixant de cette façon. Et si ma mère – chose rare – sortait, il fallait l'enfermer dans les cabinets, parce qu'elle refusait de se détacher d'elle. Et dans ces cabinets elle hurlait, elle s'arrachait les cheveux, elle se tapait la tête contre les murs jusqu'à ce qu'elle, ma mère, revienne, la prenne dans ses bras et la caresse sans rien dire.

Pendant des années je l'avais entendue hurler ainsi sans y faire attention, jusqu'au jour où, fatiguée de traîner ce bois, m'étant jetée par terre, je ressentis à l'entendre crier comme une douceur dans tout le corps. Douceur qui bientôt se transforma en frissons de plaisir, si bien que peu à peu, tous les jours je commençai à espérer que ma mère sorte pour pouvoir écouter, l'oreille à la porte des cabinets, et jouir de ces hurlements.

Quand ça arrivait, je fermais les yeux et j'imaginai qu'elle se déchirait la chair, qu'elle se blessait. Et ce fut ainsi qu'en suivant mes mains poussées par les hurlements je découvris, en me touchant là d'où sort le pipi, que l'on éprouvait ainsi une jouissance plus grande qu'en mangeant le pain frais, les fruits. Ma mère disait que ma sœur Tina, « La croix que Dieu nous a justement envoyée à cause de la méchanceté de ton père », avait vingt ans ; mais elle était grande comme moi, et si grosse qu'on aurait dit, si on avait pu lui enlever la tête, la malle toujours fermée de mon grand-père : « Un damné, plus encore que son fils... », qui avait été marin. Quel métier c'était que celui de marin, je n'arrivais pas à le comprendre. Tuzzu disait

que c'étaient des gens qui vivaient sur les bateaux et allaient sur la mer ... mais qu'est-ce que c'était que la mer ?

On aurait vraiment dit la cantine de notre grand-père, Tina, et quand je m'ennuyais je fermais les yeux et lui détachais la tête du corps. Si elle avait vingt ans et était une femme, toutes les femmes à vingt ans devaient sûrement devenir comme elle ou comme ma mère ; pour les garçons c'était différent : Tuzzu était grand et il ne lui manquait pas de dents comme à Tina, il les avait fortes et blanches comme le ciel d'été quand on se lève tôt pour faire le pain. Et son père aussi était comme lui : robuste et avec des dents qui brillaient comme celles de Tuzzu quand il riait. Le père de Tuzzu riait toujours. Notre mère ne riait jamais, et cela aussi parce qu'elle était femme, sûrement. Mais même si elle ne riait jamais et n'avait pas de dents, j'espérais devenir comme elle : au moins elle était grande et ses yeux étaient grands et doux, et elle avait des cheveux noirs. Tina n'avait même pas ça : seulement des fils que maman étalait avec le peigne pour essayer de recouvrir le sommet de cet œuf.

Les cris ont cessé : notre mère est sûrement rentrée et fait taire Tina en lui caressant la tête. Qui sait si maman a découvert elle aussi qu'on peut éprouver tellement de plaisir en se caressant à cet endroit ? Et Tuzzu, qui sait si Tuzzu le sait ? Il doit être en train de ramasser les roseaux.

Le soleil est haut, il faut que j'aille le chercher et l'interroger sur ces caresses et il faut aussi que je l'interroge sur cette mer. Y sera-t-il encore ?